

## Masaryk et le positivisme français.

*Par Vasil Škrach (Prague).*

### I.

L'étude des rapports de Comte et de Masaryk nous conduit au cœur même de la pensée de ce dernier. Masaryk, en effet, est fils du dix-neuvième siècle, en ce sens qu'il a traversé la discipline du positivisme et que, bien qu'il l'ait dépassé, il n'a pas laissé de lui emprunter une ligne d'orientation et une méthode. Il l'a toujours pris au sérieux et s'est cru obligé, en conséquence, de l'étudier à fond, de le soumettre à une sérieuse critique, afin de trouver pour lui-même la base solide qui lui permettrait de résoudre les problèmes séculaires de la philosophie.

Par ce trait Masaryk se distingue d'un certain nombre d'idéalistes modernes, qui ignorent purement et simplement le positivisme ou ne voient en lui qu'une conception périmée, bien qu'ils n'aient pas fait l'effort nécessaire pour en comprendre les points de vue et en approfondir les conséquences. Ainsi le Russe Berdiaiev écrivait récemment: „on ne peut plus, aujourd'hui, s'occuper sérieusement du positivisme“. Telle n'est pas la pensée de Masaryk qui, tout en rejetant les principes et les conséquences de cette doctrine, l'a toujours prise au sérieux, comme il a pris la philosophie elle-même, et a écrit sur elle non pas avec de l'encre, mais en quelque sorte — selon une expression que l'on trouve dans ses Aphorismes inédits — avec son sang.

Auguste Comte a eu le mérite de proclamer hardiment la nécessité pour l'esprit humain de se résigner, après toutes les vaines tentatives en vue de résoudre le problème métaphysique et religieux. Mais s'il y a, dans cette résignation, une certaine force, on ne peut s'empêcher pourtant de reconnaître qu'elle est bien commode, quelque peu simpliste et que, somme toute, elle équivaut à un aveu d'impuissance. L'intellect humain contient des éléments „positivistes“ qui mécanisent et extériorisent, pour ainsi dire, les choses et les êtres, qui les conçoivent d'une façon unilatérale, simpliste et pourtant grossière, et méconnaissent le moi, le sujet, les aspects subjectifs de la pensée, le sentiment et la volonté. Cette sévère résignation intellectuelle de Comte est le couronnement de la philosophie du dix-huitième siècle, — le rationalisme éclairé. Le fondateur du Positivisme a formulé très nettement pour son temps ce legs du rationalisme français, c'est-à-dire cette profession de foi dans la science, l'ordre, le progrès, le travail.

Il y a eu, et il y aura toujours des positivistes. La question est de savoir s'ils sont dans le vrai lorsqu'ils poussent leurs idées jusqu'à leurs conséquences extrêmes et, notamment, lorsqu'ils y incorporent des éléments que ne contenait pas le rationalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle: je pense ici aux apports du spinozisme et

de l'hégélianisme qui se font sentir en particulier dans la théorie positiviste de la relativité de la connaissance et de la conduite. Or, c'est sur ce terrain que Masaryk cesse de les suivre: il a le sens profond du positivisme, il comprend son esprit, la sévérité, de ses exigences, son austère résignation, il lutte avec lui contre les nuées mythologiques, et aussi contre la théologie, mais il l'abandonne lorsque, en même temps que les mythes et la théologie scolastique, le positivisme jette par-dessus bord la religion en général. Comme le positivisme, Masaryk fait la guerre au romantisme et à la spéculation pure et est plein d'enthousiasme pour les sciences naturelles et la sociologie, mais il est contre lui, lorsqu'il tombe dans le matérialisme. Il croit, lui aussi, au progrès et au travail, mais, contrairement au relativisme positiviste, il possède une mesure absolue du progrès et du travail, il estime, notamment, qu'il y a une différence entre le bien et le mal, que l'individu est nécessairement responsable et qu'il a des devoirs envers l'ordre universel. Comme le positivisme, enfin, Masaryk combat la foi aux miracles, et il est convaincu que le monde est régi par des lois, mais ces lois, selon lui, émanent d'une providence surhumaine, et il repousse le fatalisme positiviste qui veut que l'homme, la personnalité individuelle, ne soit qu'une parcelle impuissante de la grande, mais inerte machine cosmique.

Ainsi pourrait-on, je crois, caractériser d'une manière générale le „positivisme“ et aussi le „non-positivisme“ de Masaryk, mais je ne veux pas anticiper sur les résultats auxquels nous conduira l'analyse proprement dite de sa doctrine. Remarquons simplement que les relations que soutient cette doctrine avec Comte et le positivisme — relations à beaucoup d'égards „positives“, mais dans l'ensemble et quant au principe négatives — lui donnent son caractère particulier. Comme Masaryk, d'une part, n'a pas complètement élaboré son système; que, d'autre part, s'il a beaucoup écrit sur le positivisme et Comte, il ne l'a jamais fait d'une manière systématique et exhaustive; et que, enfin, il s'agit des plus difficiles problèmes de la philosophie; cette triple circonstance a eu pour effet qu'il passe, aux yeux des uns, pour un pur positiviste, tandis que les autres, au contraire, voient en lui un âpre adversaire du positivisme et le plus intransigeant des idéalistes.

Je vais donc essayer de déterminer les points de contact de la pensée de Masaryk avec le positivisme, et, d'un autre côté, les différences radicales qui les séparent. Il est possible de le faire en esquissant un bref aperçu chronologique, en recherchant où, quand et comment Masaryk s'est occupé de Comte et du positivisme. Dans une étude documentaire, destinée à ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier la philosophie de Masaryk, on ne peut se dispenser de donner quelques dates.

## II.

Les premiers essais de Masaryk, qui partent de l'année 1876, ont été écrits plus ou moins sous l'influence de Platon. Le jeune philosophe a conçu une admiration enthousiaste pour le grand idéaliste: c'est lui qu'il étudie avant tout à l'université, c'est à lui qu'il s'arrête, lorsqu'il entreprend l'étude systématique de l'histoire de la philosophie. Platon le captive, parce qu'il retrouve chez lui les problèmes qui le tourmentent: qu'est-ce que la philosophie, qu'est-ce qu'un philosophe et qu'est-ce qu'un sophiste? Les classifications platoniciennes le passionnent: elles le conduisent à la notion de classification des sciences et

à l'idée que la classification et l'organisation des sciences permettent peut-être de définir aussi avec précision le concept de philosophie. Mais, par là, il pénètre dans le domaine de Comte qui fut, en fait, le second grand philosophe auquel il se soit attaché parce que sa doctrine, outre les idées fondamentales d'ordre et de progrès, avait une base objective et pratique — la base sociologique.

Masaryk consacra à Platon sa dissertation de 1876: „Das Wesen der Seele bei Plato. Eine kritische Studie vom empirischen Standpunkte“, — travail très approfondi dans lequel il a voulu, comme il l'écrivait à un rédacteur tchèque, poser sur des bases solides le système platonicien tout entier — et, la même année, un de ses premiers articles imprimés „Platon pa triote“. La conférence qu'il fit en 1879 pour obtenir le *veniam docendi* à l'université de Vienne eut pour sujet l'évolution de la théorie platonicienne de la réminiscence. Ses deux essais de philosophie politique: „Théorie et pratique“ (1876); „Le Progrès, l'Evolution et la Civilisation“ (1877), sont imprégnés de l'esprit de Platon en même temps que de celui de Comte. Il en est de même de son compte-rendu sur l'ouvrage de Th. Funck-Brentano, disciple français de Comte: „La civilisation et ses lois. Morale sociale“ (Paris, 1876).

Dans ce dernier travail, il estime que „Funck est en France le premier après Comte qui ait fait de la sociologie l'objet exclusif de ses recherches... Quiconque connaît bien les idées comtistes reconnaîtra en effet dans l'ouvrage de Funck la puissante influence du grand esprit de notre siècle. „Il loue Funck de ce que, comme Auguste Comte, il rejette toutes les abstractions qui, aujourd'hui encore, encombrant et gênent la sociologie, et s'efforce de donner à cette science un fondement dans la réalité: on discerne ici, observe Masaryk, la salutaire influence du fondateur du positivisme qui a fait la guerre, avec tant de vigueur et de succès, à la creuse métaphysique, aux jeux de la spéculation abstraite, aux mots vides d'idées.

Si j'insiste sur cet essai, c'est que la philosophie de l'histoire que Funck Brentano développe dans son livre a pour nous, Slaves, un grand intérêt. Le compte-rendu de Masaryk est intitulé: „Les lois de la civilisation et l'avenir des Slaves.“ Le professeur Funck-Brentano montre que l'avenir de l'humanité et de la civilisation repose sur l'alliance des nations française et slave. La France est en décadence, les Slaves seuls ne sauraient parvenir à régénérer l'humanité: qu'ils se tournent donc vers les Français qui ont été, jusqu'à présent, à la tête de la civilisation. Les Slaves seront leurs seuls héritiers. Par suite, dans l'intérêt de l'humanité tout entière, il faut qu'ils s'allient aux Français. — Mais Masaryk objecte à l'auteur qu'il n'a pas démontré que la nation française fût menacée de décadence, et qu'il la voit avec des yeux par trop pessimistes. Dans ces derniers temps l'idée de la décadence française, continue-t-il, a pris racine dans l'esprit de beaucoup de gens, politiques ou non: les écrivains allemands en particulier, et parmi eux notamment les protestants, tentent de la justifier. Laveleye, dans „Le Protestantisme et le Catholicisme“, s'efforce aussi de démontrer que les Français, vaincus dans leur guerre avec les Allemands, sont affaiblis, vieillis, sans vigueur morale et intellectuelle, en un mot sont condamnés à disparaître. Mais, répond Masaryk, cette démonstration, loin de s'appuyer sur des faits, s'accorde de phrases creuses et de vaines analogies, et il a ces mots expressifs: „Vae Victis! Ces messieurs pensent donc

que celui qui a vaincu sur les champs de bataille a nécessairement pour lui la vertu et la raison et, avant tout, le droit. Les Français étaient donc, sous le règne de Napoléon I<sup>er</sup> le plus vertueux de tous les peuples européens... Bel argument pour le droit du plus fort!" A ses yeux la philosophie de l'histoire de Funck est peu sociologique. Funck voit les choses plus noires qu'elles ne sont, parce que la défaite hante son esprit et que ce sont les événements politiques qui l'ont poussé à écrire son livre (dédié pourtant à Sorel, remarque Masaryk, qui recommande son „Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande“ comme le meilleur ouvrage que cette guerre ait inspiré).

Masaryk lui adresse encore d'autres critiques: Funck préconise avec enthousiasme l'alliance avec les Slaves, mais il ne parle pas de leur littérature et il semble bien qu'il l'ignore. On dirait, d'autre part, que seuls les Russes existent pour lui: il n'établit aucune statistique, ne sait rien des différents degrés de culture propres aux différentes nations slaves, ne dit pas un mot du panslavisme. Son livre est trop déductif, n'est pas contrôlé par les faits: il n'y démontre point la „décomposition morale“ de la société française, n'utilise point les données statistiques concernant la vie de la famille française, le problème de la population, etc... Enfin ce que nous savons des nations est encore trop insuffisant et trop peu scientifique pour que les idées de l'auteur sur l'alliance franco-slave ne soient pas purement conjecturales.

Masaryk n'en méconnaît pas cependant l'importance: elle réside, selon lui, dans ce fait que l'auteur a montré aux deux nations leur intérêt commun, parce qu'il voit bien qu'elles sont menacées par une nation voisine. Il a indiqué par suite aux hommes d'Etat français et slaves la route qu'ils doivent suivre. „L'avenir nous montrera, ajoute Masaryk, à quel moment le désir du philosophe français sera exaucé.“

A cette occasion Masaryk estime qu'il est nécessaire que la nation tchèque cherche à s'instruire auprès des autres peuples, et non pas, comme cela s'est fait jusqu'à présent, auprès des seuls Allemands. „Du moins voyons-nous (rappelons la date de cet écrit: 1877) dans notre Bohême l'influence exclusive de la culture allemande, tandis que les littératures française et anglaise sont très peu connues: pourtant les Anglais et les Français sont presque seuls à cultiver la sociologie, tandis que les Allemands sont toujours embourbés dans leurs écrits d'histoire politique. Il serait bien désirable que les études philosophiques, chez nous, s'appuyassent désormais davantage sur une philosophie non-allemande.“

Si la digression à laquelle nous venons de nous livrer sur le compte-rendu, par Masaryk, du livre de Funck-Brentano, rentre plutôt dans le thème général des essais consacrés aux rapports de Masaryk et de la pensée française, elle n'est pourtant pas étrangère à l'objet qui nous occupe aujourd'hui: les rapports de Masaryk et du positivisme. On découvre en effet dans cette étude de quelle manière se mêlent, chez Masaryk, le comtisme et le platonisme: la question centrale de l'éthique, la mesure du bien et du mal, y est abordée. Funck, comme Auguste Comte, la résout en relativiste, tandis que Masaryk se rallie à la conception platonicienne et croit à une mesure absolue du bien et du mal. Il reproche aussi à Funck de ne pas distinguer suffisamment l'éthique, ou science des postulats et des principes moraux, de la sociologie en général. Comme il est naturel dans les commencements de la sociologie, toute analyse de la société

se donne comme but d'énoncer immédiatement des postulats relatifs à ce que doivent être l'homme et la société. Masaryk définit nettement son individualisme sociologique et affirme qu'il est nécessaire de partir en morale de postulats concernant la morale individuelle pour aboutir à ceux qui ont trait à la morale sociale. Il touche également à une question capitale: de la sociologie, considérée comme la science des lois de la civilisation, peut-on déduire la morale? Il répond: non. En conséquence il faut chercher ailleurs que dans la science la source de l'estimation morale, la source de l'éthique — idée nettement contraire au positivisme.

L'échec de la tentative de Funck démontre qu'en morale la méthode théorique et psychologique est incapable de rien démontrer, et il semble à Masaryk que l'auteur, en fin de compte, abandonne la conscience morale de l'individu à la religion positive, si bien qu'on se trouve en présence, d'une part, d'une sociologie très élaborée, de l'autre, d'une morale dont les principes sont empruntés, sans aucun examen critique, à l'enseignement de l'église. Masaryk blâme ce dualisme: il veut qu'on arrive à formuler une conception scientifico-religieuse, qui soit une; il ne faut pas, selon lui, que la religion soit, comme la religion historique, en contradiction avec les principes et les résultats de la science. D'ailleurs Funck lui-même, malgré son relativisme, reconnaît l'existence d'un certain bien, d'un but, universellement valable, lorsqu'il préconise l'alliance franco-slave. En parlant d'un idéal de civilisation, en prescrivant un but à l'humanité, il n'est pas loin de la conception théologique, sur laquelle repose la théorie du bien absolu. Comme Paul Janet, il confond le principe de la perfection avec la théorie du bonheur et s'évertue à mettre ce principe en harmonie avec le devoir. C'est là, constate Masaryk, un eudémonisme rationnel.

\* \* \*

Masaryk étudie à peu près dans le même temps Platon et Comte et on discerne dans ses premiers essais une influence ou, pour mieux dire, une tendance platonicienne et comtiste: car Masaryk est un penseur indépendant et personnel, qui a en lui même la source vive de sa philosophie, mais c'est l'étude de ces deux grands penseurs qui lui a permis de prendre conscience de sa propre pensée. Lisons cet intéressant passage de son article sur „Platon patriote“: „C'est surtout au philosophe français Comte que Platon est comparable, — Comte qui, dans les dernières années de sa vie et dans une mesure plus grande encore, de philosophe positif devint le prêtre de la religion de l'humanité. Pour le philosophe cette inconséquence offre un grand intérêt: Platon a reconnu que sa doctrine ne pouvait être vulgarisée dans sa nation, Comte également: l'un et l'autre se sont donc rattachés à la religion, celui-là à la religion mythologique, celui-ci à la religion catholique. Nous voyons bien de nos jours que hommes d'Etat et philosophes n'ont pas le sentiment de la vraie nature de la religion et de son rapport à l'Etat: ils pourraient se mettre à l'école de Platon et de Comte: ils y apprendraient peut-être cette impartialité, que J. Stuart-Mill possédait à un si rare degré.“

L'étude que Masaryk a écrite sur „le Progrès, l'Évolution et la Civilisation“ roule aussi sur un thème comtiste. Pour Masaryk progrès est synonyme d'évolution et de civilisation et signifie la marche de la société et de l'humanité, considérée comme un tout, vers un plus haut degré de perfection et de bonheur, vers l'amélioration des facultés naturelles de l'homme. Il recherche comment est

née dans la pensée humaine cette idée de progrès (assez tardive puisque, à l'origine, régnait la croyance dans un âge d'or à partir duquel l'état de l'humanité aurait en somme empiré) — il aperçoit cette notion du perfectionnement de l'individu, et aussi de la société, clairement énoncée déjà chez Platon, — puis dans la doctrine chrétienne de la fraternité universelle et du cosmopolitisme (qui a une si grande importance à ses yeux) — plus tard chez les penseurs français, tels que Descartes, Pascal, Malebranche, Perrault, Bossuet, Fontenelle, d'Alembert, Condillac, Buffon, Montesquieu, Rousseau; — chez le physicien Foucault, qui voyait dans le travail la mesure du progrès, — le „sociomètre“. De ce point de vue il étudie particulièrement Turgot et Condorcet, les deux précurseurs de Comte (selon Masaryk, c'est Turgot qui a formulé le premier, en se fondant uniquement sur les faits, l'idée du progrès dans toutes les branches de la civilisation) — les conséquences de la grande Révolution française, et enfin, et surtout, Auguste Comte. Masaryk dit textuellement que si l'idée du progrès, considéré comme le perfectionnement de l'humanité tout entière, a fini par l'emporter au XVIII<sup>e</sup> siècle et acquérir droit de cité, c'est grâce aux penseurs français.

L'examen détaillé de ces jugements nous entraînerait trop loin. Bornons-nous aux remarques qui ont trait à Comte. Comte, estime Masaryk, a posé des bases solides à l'explication des phénomènes naturels et de la marche de l'humanité. Il a déterminé la véritable tâche de l'histoire: expliquer le présent par le passé — c'est-à-dire par la sociologie. Quant à sa conception du progrès considéré comme le perfectionnement de l'esprit humain et de la société, elle se rattache à celle de Pascal, de Turgot, de Condorcet: c'est en effet l'idée du perfectionnement général de l'humanité qui a conduit Comte à la sociologie: au début il étudiait l'évolution de la raison humaine et cette étude l'amena à concevoir la hiérarchie des sciences et l'idée que la science, par suite de l'évolution des facultés intellectuelles de l'homme, est devenue sans cesse plus concrète et plus compliquée, depuis les très simples mathématiques jusqu'à la très complexe sociologie. La loi des trois états (théologique, métaphysique et positif) est pour Comte la loi du progrès dans toutes les branches de l'activité humaine. Il a donné à sa méthode de recherche une grande importance: „Si nous songeons, remarque Masaryk, qu'au début de notre siècle ni la foi ni la philosophie courante ne pouvaient contenter l'esprit humain, nous comprendrons facilement que Comte n'ait trouvé de refuge que dans la science exacte, qui remportait victoire sur victoire, et qu'il l'ait prise tout naturellement comme vestibule de sa philosophie: ainsi est née la philosophie positive. Mais en même temps la foi ne suffisant pas, selon Comte, à satisfaire l'esprit ni le cœur des nouvelles générations, il a commencé à considérer sa philosophie comme une religion, persuadé qu'il était que l'humanité a besoin de quelque chose de positif.“

Masaryk ne pense pas que la philosophie puisse jamais remplacer la religion: mais il comprend bien cette foi nouvelle de Comte dans la science et la philosophie positive et dans le perfectionnement de l'humanité, il conçoit que cette foi ait pu devenir une religion, que la nouvelle philosophie cherche à se substituer aux anciennes croyances. Comte nous enseigne, selon Masaryk, qu'il s'agit pour nous de l'avenir de l'humanité, que nous devons donc étudier les lois de l'évolution dans la sociologie, qui est la vraie science de l'homme, si nous voulons assurer son avenir: „L'humanité sait maintenant qu'elle tient dans une

grande mesure ses destinées dans ses mains, qu'elle sera ce qu'elle se fera. Les vivants sont de plus en plus conduits par les morts, dit Comte: il veut indiquer par là que l'avenir repose sur le passé; que nous devons nous tenir debout sur les tombes de nos ancêtres. Qui ne sent le „pouvoir“ de ce „savoir“? Qui n'aperçoit les conséquences de cette doctrine?“ Telles sont les questions que pose Masaryk, dans l'esprit de Comte.

A un certain endroit de ces essais, Masaryk, parlant de la manière dont Comte conçoit l'évolution de la religion, estime que la substitution de la science à la religion sub judice lis est, mais la fin du passage rend un son purement positiviste: seule la science peut déterminer le but du progrès, arrêter ce qui est vraiment bon — et de nouveau la dernière phrase se termine par cette question: „Quels sont donc nos idéaux?“ Il est donc évident que, aux yeux de Masaryk, l'idéal n'est pas donné automatiquement par la science. En outre, dans un autre passage relatif au darwinisme, il dit que nous avons besoin d'une réponse à ces questions: qu'est-ce que Dieu, l'immortalité de l'âme, y a-t-il un plan dans l'évolution, peut-on concilier avec les lois naturelles la liberté de la volonté, etc. Le darwinisme lui-même est pour Masaryk une hypothèse non démontrée: il ne réfute pas d'ailleurs l'existence de Dieu; il est conciliable, selon Wallace, avec le spiritualisme; il ne doit donc pas être confondu avec l'athéisme, ni avec le matérialisme: Masaryk ne lui impute pas les excès d'un Haeckel, d'un Büchner, dans lesquels il voit plutôt l'effet du trouble qui règne dans les esprits. Ailleurs, l'idée que, selon les postulats de la science, le monde doit périr, amène Masaryk à penser que le progrès de l'humanité n'est pas illimité. Dans son article sur „Théorie et pratique“, il considère qu'il y a là un problème métaphysique: à quoi sert donc l'évolution de la société, si le monde ne doit pas durer éternellement? Il est persuadé que le monde, et rien de ce qui existe, n'a été fait en vain. Il en vient enfin à postuler l'immortalité de l'âme — qui a, dans la philosophie de son âge mûr, une importance si marquée.

\* \* \*

Dans l'ensemble on peut dire que, — si l'on ne tient pas compte de petites inconspicues naturelles chez un homme jeune, — ces premiers écrits de Masaryk et les jugements qu'il porte sur le positivisme de Comte manifestent déjà une tendance qui lui est propre et que l'on pourrait appeler „transpositiviste“: cette tendance, nous le verrons, est très nette dans les œuvres de sa maturité.

### III.

Dès le début de sa pensée scientifique, Masaryk s'est spécialisé dans la sociologie: cette science l'attirait, parce qu'il avait le sens des phénomènes sociaux et parce qu'il était convaincu de la nécessité de travailler avec conscience et méthode à la réforme des choses humaines.

Toute sa philosophie est constamment orientée vers les problèmes moraux, sociologiques et politiques. Platon a donné à Masaryk le goût des recherches de cet ordre, Comte, l'idée de ce qu'on pouvait faire pour édifier la politique sur une base nouvelle et scientifique: la sociologie. Chez l'un et l'autre, il a trouvé les mêmes tendances. Aussi les considère-t-il comme des penseurs qui ont entre eux et avec lui-même une parenté intellectuelle.

Masaryk a la conscience expresse de ses affinités avec le philosophe français. Il note par exemple dans ses Aphorismes inédits: „Si Comte n'avait pas écrit sa sociologie, je l'aurais écrite, moi, presque dans le même esprit. J'avais arrêté les grandes lignes de mon „Suicide“ avant même de connaître Comte. Quand je l'ai donné à l'impression, j'avais lu le traité de Mill sur Comte et les trois premiers volumes de sa Philosophie positive.“<sup>1)</sup>

„Le Suicide considéré comme manifestation collective de la civilisation moderne“<sup>2)</sup> est le premier ouvrage un peu considérable de Masaryk. Il l'écrivit à Vienne vers la fin des années 70 et la présenta comme thèse d'habilitation. Ce travail d'étudiant est déjà l'œuvre d'un profond penseur: il contient en substance la philosophie de l'histoire de Masaryk et son analyse de la société moderne, ainsi que son point de vue et sa méthode sociologiques.

Pour Masaryk le suicide est la manifestation d'un état d'âme où domine un „subjectivisme“ excessif que ne réfrèment plus ni l'autorité objective ni la religion. Si la tendance à se tuer est plus accusée dans les sociétés actuelles, il faut en chercher la raison dans le „scepticisme nerveux“ de l'homme moderne, dans l'attention exclusive et morbide qu'il accorde à son propre moi. Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle la philosophie moderne, négative et destructrice, a miné le christianisme: le dogme corrodé se décompose, l'organisation ecclésiastique s'écroule, la théocratie va tomber en ruines. La crise traîne en longueur: la „démiculture“ moderne est arrivée à ce résultat que l'ancienne religion n'est remplacée ni par l'autorité de la science, ni par une religion nouvelle: l'indifférence religieuse de l'époque et le caractère superficiel de la culture jettent le désarroi dans les esprits. Comte, reconnaît Masaryk, avait raison de dire que le catholicisme, en satisfaisant les consciences par son dogme autoritaire, est extrêmement défavorable à la naissance et à la propagation de la tendance morbide au suicide.<sup>3)</sup>

Ainsi Masaryk estime, comme le penseur français, que la crise que traverse la société moderne résulte d'un désordre intellectuel qui agit sur l'état moral et politique de l'époque. Comment remédier à ce désordre, conséquence de la ruine des conceptions théologique et métaphysique? Comte s'y efforce en instituant un positivisme de caractère pratique et avant tout sociologique. Mais Masaryk, lui, va plus loin: il connaît mieux l'homme moderne, il a plus finement analysé l'individu, le sujet, et il demande qu'on remplace l'ancienne religion par une nouvelle, il cherche une nouvelle autorité d'ordre religieux. Il pose le dilemme: ou le suicide ou une religion! Comme Goethe, il voit, dominant toute l'histoire de l'humanité, la lutte de la foi et de l'incrédulité. C'est ce qui ressort notamment de ses articles sur „L'homme moderne et la religion“ (1896, non réunis en volume), où il continue à examiner les problèmes soulevés dans le „Suicide“.

Comte était lui-même, aux yeux de Masaryk, un exemple vivant de cette grave crise. „Le développement de sa vie, écrit-il dans le „Suicide“, comme celui de sa pensée (conformément à la loi d'évolution ici exposée) est caractéristique des dispositions dans lesquelles se trouvent actuellement les peuples cultivés. Lui qui avait si bien dénoncé la demi-culture de notre époque, lui qui, de toute

<sup>1)</sup> Il est curieux de remarquer que Mill, lui aussi, avait achevé sa théorie de l'induction avant d'avoir connu le Cours de philosophie positive de Comte. <sup>2)</sup> Der Selbstmord als soziale Massenerscheinung der modernen Civilisation (Carl Konegen, Wien, 1881). <sup>3)</sup> Philosophie positive, t. V, p. 308.

l'ardeur de son âme, avait lutté pour réaliser l'unité dans sa conception du monde, qui avait élaboré une philosophie positive grandiose et fondé une religion, — il contracta une maladie mentale et voulut se tuer . . . Il y a là quelque chose de terriblement grave dans la lutte de l'humanité“. Pour Masaryk, de même que J. St. Mill est le type du protestant incroyant épris de liberté, de même Comte est le type du catholique incrédule qui aspire après une autocratie intellectuelle<sup>1)</sup>.

\* \* \*

C'est aussi pour des raisons religieuses que Masaryk fut attiré par Comte. Dans le curriculum qu'il joignit à sa thèse de doctorat (1875) il rappelle que, au cours de ses études secondaires, il s'était occupé de questions théologiques dans l'intention de se consacrer à l'état ecclésiastique; c'était à cette époque un zélé parfait du catholicisme: il réussit même à y convertir une protestante. Il avait écrit à ce propos la phrase suivante — qu'il raya dans sa rédaction définitive: „Depuis ce moment, il m'est resté un certain attachement à la foi de mon enfance et de mon adolescence, ainsi qu'une grande aversion à l'égard des fanatiques protestants et des pseudo-apostats catholiques; c'est aussi pour cette raison que les écrits de Comte me furent plus tard très sympathiques . . .“. On ne saurait évidemment tirer de cette phrase des conclusions d'une grande portée, d'autant plus que l'auteur, peut-être parce qu'il ne tenait pas cette remarque pour absolument exacte, l'a, de son propre chef, supprimée.

Plusieurs traits montrent encore la prédilection de Masaryk pour cet auteur, Il remarque dans ses Notes inédites: „Pressentiment: Comte écrit à son ami Valat, le 17 septembre 1842, qu'il a encore une quinzaine d'années à travailler: il est mort le 5 septembre 1857“.

En novembre 1882 (c'était le premier automne qu'il passait à Prague), lors d'une conférence faite par le professeur Durdík — un disciple tchèque de Herbart — à la Société de Philosophie sur les cinq philosophes les plus éminents du XIX<sup>e</sup> siècle, Masaryk prit la parole pour reprocher à Durdík d'avoir omis Comte, dont il considérait l'importance comme essentielle à notre époque. Durdík se fâcha, sortit aussitôt de la salle, et, plus tard, quand il publia sa conférence, il fit remarquer que „l'Américain“, ainsi qu'on appelait Masaryk, pourrait aussi bien, comme cinquième philosophe, prendre Barnum.

Durant les premières années de son activité universitaire à Prague, il s'occupa de Comte avec beaucoup d'ardeur. Ses élèves déclarent qu'ils ont précisément lu et expliqué Comte dans un des premiers semestres de son séminaire et qu'ils étaient étonnés de l'examen minutieux auquel il soumettait tout le système du grand positiviste dont il avait résumé sténographiquement, pour son usage, les six gros volumes du „Cours de philosophie positive“.

Masaryk commença vers cette époque la publication de l'Athenaeum, revue scientifique et philosophique qui avait pour programme l'exposé systé-

<sup>1)</sup> Voici encore deux intéressantes remarques de Masaryk sur Comte, dans le Suicide: „Lorsque Comte déclare que seul le polythéisme satisfait le véritable besoin religieux, ce n'est pas vrai à la lettre: en disant cela, Comte se place surtout au point de vue du sentiment poétique, mais il oublie que le monothéisme peut inspirer la poésie la plus sublime: lisons les psaumes de David, Platon, Dante et les cantiques religieux et nous ne trouverons pas le monothéisme dépourvu de poésie.“ „Comte, qui a fondé la religion de l'humanité, a un sens religieux très profond et vraiment chrétien; seulement il ne veut pas rapporter ce sentiment à Dieu, mais à l'humanité.“

matique de la science et de la philosophie contemporaines. On y trouve dès la première année (1884) une note concise où Masaryk attire l'attention sur les ouvrages de Comte, le philosophe le plus original, dit-il, et peut-être le plus génial du siècle. Il y fait remarquer que l'époque actuelle s'intéresse de plus en plus à la philosophie positive de Comte, et que l'action de cette philosophie devient chaque jour plus apparente. Il constate que Comte a été apprécié en Angleterre plus tôt que dans sa propre patrie et que partout ailleurs, comme le montrent les travaux de Mill, de Buckle, de Spencer et de Lewes. Il cite Littré parmi ses partisans français, mais en lui reprochant de n'avoir su, étant philologue, défendre qu'une partie seulement des idées de Comte. Il cite également Taine, sinon comme comtiste, du moins comme positiviste. — En Russie, note Masaryk, Comte est très connu, mais on l'étudie d'un point de vue plutôt pratique que théorique, ce que Comte n'approuverait pas complètement. Le meilleur travail théorique russe est „La Sociologie, essai de philosophie sociologique“, de Eugène de Roberty (paru en français dans la Bibliothèque Scientifique Internationale). — En Allemagne, le fondateur du positivisme n'est connu que plus tard (Laas, Dühring, Noack, Twisten, Dilthey, Schaeffle, Knies). — Pour la Bohême, il cite Kaizl, dont les ouvrages d'économie politique et de politique témoignent qu'il connaissait Comte.

Mais Masaryk ne se contente pas de signaler les ouvrages de Comte, ainsi que leurs diverses éditions<sup>1)</sup>: il pousse aussi de bonne heure à en faire une édition tchèque. Ce désir fut, dans une faible mesure, rempli par l'édition, en 1889, de la Sociologie de Comte, traduite en partie d'après Rig par un collaborateur de l'Ateneum, Brejcha.

## IV.

Lorsque Masaryk en vint à étudier Hume, ce sont encore les rapports de Comte et du philosophe anglais qui paraissent l'avoir particulièrement intéressé. Sa leçon d'ouverture à l'Université de Prague roula sur le „Scepticisme de Hume et le calcul des probabilités“<sup>2)</sup>. C'était une sorte d'introduction à la théorie de l'induction que Masaryk se proposait d'élaborer.

Du scepticisme de Hume, Masaryk ne retient que les critiques à l'adresse de la philosophie de l'École: il nie absolument que l'homme puisse arriver au concept de causalité par l'effet pur et simple de l'habitude. Il conteste également que la mathématique seule donne la certitude et que la connaissance tirée de l'expérience ne soit pas, elle aussi, légitime. Certes les mathématiques sont devenues le fondement de toutes les sciences exactes et la possibilité d'appliquer la mesure mathématique est le critérium de la rigueur scientifique. Comte aussi estimait que les sciences ne sont véritablement rigoureuses et positives que dans la mesure où elles admettent et utilisent les mathématiques. C'est leur teneur en mathématiques qui donne aux sciences, d'après Comte, leur place dans la hiérarchie qui va, par ordre de rigueur décroissante, de la mécanique à la socio-

<sup>1)</sup> Littré, Harriot, Martineau, Rig, traductions allemandes de Kirchmann, de Schneider.

<sup>2)</sup> Cette dissertation a été éditée in extenso en tchèque et en résumé en allemand: David Hume's Skepsis und die Wahrscheinlichkeitsrechnung. Ein Beitrag zur Geschichte der Logik und Philosophie von Dr. Th. G. Masaryk, Wien, 1887, Konegen.

logie. Non seulement Comte considérait la mécanique, à côté de la géométrie, comme une partie des mathématiques appliquées, mais il aurait volontiers ajouté à celles-ci une troisième branche: l'étude de la chaleur. J. St. Mill et Comte, pour qui les axiomes mathématiques sont inductifs, considèrent les mathématiques comme la science par excellence; aux yeux de Comte qui donne aux mathématiques le nom de science naturelle, cette science est une „logique naturelle“.

Puis Masaryk suit les destinées de la logique inductive en France, chez Laplace, Dégérando, Lacroix, Poisson, Cournot, et il dit encore, à propos de Comte: „Des troubles sociaux et maintes révolutions ont gêné en France le développement ultérieur de la philosophie théorique et partant de la logique; le travail le plus brillant dans ce domaine est la philosophie positive de Comte, qui, parallèlement aux doctrines, met au point la méthode inductive. Cependant Comte a complètement méconnu l'importance du calcul des probabilités, il s'est surtout montré opposé à son emploi en sociologie (statistique) — à cause, surtout, de certains travaux qui avaient été faits dans cet ordre d'idées et qui témoignaient de plus d'enthousiasme que de réflexion logique“.

Dès ses années de Vienne Masaryk avait approfondi l'étude de Hume; c'est à cette époque que remonte sa traduction de l'ouvrage capital de Hume, „L'Essai sur les principes de la morale“<sup>1)</sup>. Dans la préface de sa traduction il souligne à deux reprises les rapports de Hume et de Comte. Il voit en Hume le modèle classique de cette méthode de morale qu'il considère lui-même comme empirique. Schopenhauer et plusieurs autres l'ont adoptée, mais aucun d'eux n'a compris Hume entièrement, ni n'a appliqué sa méthode avec conséquence — „sauf Comte, dont le système sociologique, en ce qui concerne la morale, repose entièrement dans son ensemble sur les principes de Hume“. Masaryk apprécie notamment la réfutation psychologique de l'égoïsme que Hume a tentée; il s'oppose aussi à ce que l'on le range en bloc parmi les utilitaristes. Enfin il attache une importance particulière au fait que le philosophe anglais assigne à l'action de l'homme des mobiles affectifs et non rationnels et il fait remarquer que, sur ce point également, c'est Comte qui a le mieux compris Hume.

## V.

Dans son livre, „La Logique concrète“<sup>2)</sup>, Masaryk a tenté l'esquisse d'une nouvelle logique, qui aurait pour objet la classification et la hiérarchie des sciences. Il l'appelle concrète parce qu'elle étudie la logique des sciences particulières et montre comment une science peut servir à une autre d'instrument logique, et comment en chaque science la partie dogmatique correspond à son évolution historique. La logique détermine la valeur philosophique des sciences particulières — y compris la sienne propre — selon la conception de la philosophie qui lui sert de base: elle fournit ainsi un système naturel qui embrasse toutes les sciences, et le unifie — elle n'identifie pas — les diverses branches du savoir humain. Ainsi Masaryk lui-même assigne à la logique

<sup>1)</sup> Eine Untersuchung über die Principien der Moral von David Hume. Deutsch herausgegeben und mit einem Namen- und Sachregister versehen von Prof. Dr. Thomas Garrigue Masaryk, Wien, 1883. Verlag von Carl Konegen. Il faut ajouter que Masaryk poussa plus tard à traduire les ouvrages de Hume en tchèque. <sup>2)</sup> En tchèque: „Základové konkrétné logiky (Třídění a soustava věd.)“, 1885; traduction allemande (révisée): „Versuch einer concreten Logik. (Classification und Organisation der Wissenschaften)“, 1887.

concrète son objet et son but: elle est à ses yeux une véritable introduction à la philosophie, un véritable organon, dans le sens aristotélicien du mot.

Par sa „Logique concrète“ Masaryk se rattache directement à Comte: ce livre correspond au „Cours de philosophie positive“. Son idée de la classification des sciences et le livre qui l'y a consacré l'ont fait passer en Bohême et en Allemagne pour un pur positiviste et un disciple de Comte. Il est hors de doute que, de même que Comte, Masaryk éprouve le besoin de classer et d'unifier l'ensemble des connaissances. Pour tous les deux la réorganisation de la société, la réforme des choses humaines ont pour condition primordiale la mise en ordre du savoir humain. Le caractère et le but pratique — moral et politique — de leur philosophie les conduit à la sociologie: or, pour constituer cette science, Auguste Comte a dû précéder à une classification et à une révision de toutes les sciences de son temps, et Masaryk a commencé par élaborer sa „logique concrète“ (la préface de son „Manuel de Sociologie“ — 1901 — contient un long passage de logique concrète) dans laquelle beaucoup de ses disciples et adversaires n'ont vu qu'une introduction à la sociologie.

De tous les ouvrages de Masaryk „La logique concrète“ est le plus „positiviste“. Comme chez Comte l'idée de la classification et de l'organisation des sciences est un anneau essentiel de sa philosophie: il y a été conduit par les mêmes motifs. Le problème central de son livre le rattache directement au penseur français, qu'il analyse et critique, tantôt l'approuvant, tantôt le combattant. Il le loue d'avoir trouvé le véritable principe de la classification et rendu ainsi possible l'organisation définitive des sciences. Pour lui aussi cette classification doit reposer sur la connaissance des sciences particulières, et les sciences doivent être rangées selon la nature des phénomènes qu'elles étudient: théoriques et pratiques, abstraites et concrètes. Masaryk adopte dans ses grandes lignes la classification et la hiérarchie de Comte — mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie — mais il les précise et les complète. Il voit en elles un trait de génie „à cause de leur simplicité et de leur naturel. Certes nous apercevons bien la part des précurseurs, Aristote, Bacon et Hume, mais ce qui lui appartient en propre, c'est l'élaboration et la mise au point, c'est sa conception philosophique de la hiérarchie des sciences et le sentiment qu'il a eu de son importance logique et historique... Dès l'époque de Hume cette classification est dans l'air, et c'est pourquoi des savants divers, sans être influencés par Comte, en ont également conçu l'idée. Cette circonstance n'enlève à Comte rien de sa gloire, mais donne à sa doctrine une portée considérable“.

Masaryk réfute les objections que Spencer adresse à Comte: il estime erronée et superficielle la critique qu'il fait des concepts d'universel et d'abstrait, et il juge la classification de Spencer moins claire: la sociologie n'y est pas, comme le veut Comte, une science concrète. Mais Spencer a raison contre Comte lorsqu'il refuse de ranger l'astronomie parmi les sciences abstraites.

\* \* \*

Malgré quelques lacunes, Masaryk est d'avis que, certainement, la division de Comte peut servir d'indication pour une tentative plus achevée: il s'y est essayé. — Nous ne pouvons songer à énumérer ici toutes les objections qu'il fait

à la classification du fondateur du positivisme: elles apparaîtront si nous jetons un coup d'œil sur le tableau composé par Masaryk, et dont on trouve la forme définitive, non dans sa „Logique Concrète“, mais dans son „Manuel de sociologie“ et dans un bref appendice à l'article sur la classification des sciences paru dans la revue „Česká Mysl“.

Sciences		
Théoriques		Pratiques
Abstraites	Concrètes	
I 1. Algèbre, mathématiques dites supérieures	A. Géométrie	a. Arithmétique Géométrie descriptive
II 2. Mécanique	B+C. Parties de l'acoustique, de l'hydrostatique etc., astronomie, cosmologie, géologie, minéralogie, etc. (géophysique, géochimie, etc.)	b+c. Technologie (au sens le plus vaste du mot: assujettissement de la nature)
III 3. Physique		
4. Chimie		
IV 5. Biologie	D. Botanique, zoologie (anthropologie)	d. Agriculture, Elevage, Médecine (hygiène)
V 6. Psychologie	E. Psychologie concrète (connaissance des hommes) psychologie animale	e. Didactique pédagogie
7. Sociologie	Branches diverses de la sociologie concrète	Sociologie pratique = politique
8. Linguistique	Grammaire	Connaissance et enseignement des langues
9. Esthétique	Théorie des Arts	Esthétique pratique (art à la maison, etc.)
10. Logique	Logique concrète (classif. et organ. des sciences)	Logique pratique

#### Philosophie

Le lecteur attentif — c'est Masaryk lui-même qui en fait la remarque — peut découvrir beaucoup de choses dans ce tableau. Cependant quelques commentaires sont nécessaires: ils mettront mieux en lumière la différence entre les deux classifications, celle de Comte et celle de Masaryk.

Masaryk accepte l'ordre adopté par Comte, mais il lui reproche sa conception quasi phénoménaliste — en d'autres termes sa tendance à considérer toutes les sciences comme homogènes, qui le conduit à les ranger selon une hiérarchie unique et continue, comme si elles étaient toutes des parties d'une même science. Pour Masaryk aussi le savoir est un et identique, mais les sciences particulières ne sont pas homogènes, parce que les phénomènes qu'elles étudient ne le sont pas: si donc elles sont des parties d'une système unique, cette unité du tout ne signifie nullement l'homogénéité des parties. Il n'y a pas de hiérarchie continue dans les sciences abstraites: Comte a vu pour ainsi dire par les yeux, d'une manière trop réaliste, ces sciences rangées autour de lui. Masaryk, au contraire, divise les sciences, d'après leur objet, en groupes distincts, caractérisant

ainsi la pluralité des connaissances diverses. Le monde, selon lui, est partagé dans son ensemble, en cinq grandes catégories: I. Les relations numériques et spatiales. II. Le mouvement. III. La matière et ses propriétés. IV. La vie. V. L'esprit. (Cf. les chiffres romains du tableau). Il estime que les sciences ne peuvent être définies par leur seul objet, parce qu'elles émanent d'un esprit connaissant: elles doivent donc être définies également par le sujet, en tant que connaissances humaines. Par suite elles seront divisées en théoriques et pratiques, puis en abstraites et concrètes. Un bon exemple de ces distinctions est donné par la biologie, la zoologie et la médecine. Le nombre des sciences particulières variera, selon Masaryk, avec les conceptions philosophiques: le matérialisme ou le monisme ne séparera pas, par exemple, la biologie de la psychologie: Comte et Masaryk lui-même fournissent la preuve de cette influence des idées philosophiques sur la division des sciences. Mais celle-ci repose en outre sur l'évolution historique et la spécialisation graduelle du savoir. Dans sa „Logique concrète“ et son „Manuel de Sociologie“ Masaryk a distingué dix sciences spéciales et, plus tard (dans le supplément de la „Česká Mysl“, 1901) il y a ajouté la science de la religion, ou théologie scientifique, estimant que la religion et la vie religieuse avaient leur place à côté de la vie intellectuelle et artistique et par conséquent méritaient d'être étudiées, mais scientifiquement, ce que ne fait pas la „théologie“ des religions et des églises établies.

A l'individualisme et au subjectivisme de Masaryk, qui s'opposent respectivement au „collectivisme“ et à l'„objectivisme“ de Comte, on doit rattacher la séparation de la psychologie et de la sociologie, que Masaryk préconise, tandis que dans le système de Comte la psychologie disparaît complètement. Pour Masaryk la hiérarchie ne peut être purement objective, réelle: elle n'a qu'une signification méthodologique: „Comte, de son point de vue positiviste, a hiérarchisé les sciences en ne tenant compte que de l'objet: il a dépouillé la psychologie de son autonomie et l'a assujettie à la sociologie: c'est là une hiérarchie objective, telle que peut la concevoir un „homme-spectateur“ qui contemplerait le spectacle du monde de son fauteuil positiviste. Mais une telle hiérarchie n'existe pas parce que ce „spectateur“ doit aussi se donner en spectacle à — lui-même. C'est ce que Comte a voulu oublier. La psychologie est donc une science autonome, et du même coup la continuité objective de la hiérarchie est rompue“<sup>1)</sup>.

Cet effort de Comte en vue d'atteindre une continuité objective, réelle<sup>2)</sup>, dans son système des sciences, Masaryk le qualifie de monisme positiviste simpliste et de matérialisme dépourvu de critique. La continuité réelle est déjà rompue entre la chimie et la biologie, et a fortiori entre la biologie et la psychologie<sup>3)</sup>. En résumé Comte „a supprimé la psychologie, oublié la linguistique, l'esthétique, cité la logique sans se prononcer sur elle. Par suite il a édifié une hiérarchie simple et objective, mais aux dépens de la critique de la connaissance. Quant à la théologie, elle avait encore moins de place dans sa classification, puisqu'il n'y voyait qu'anthropomorphisme et superstition“. Une hiérarchie objective et réelle est possible dans les sciences naturelles, reconnaît Masaryk,

1) „Ideály humanitní“, 1901. 2) věcné — c'est à dire entre les phénomènes, les réalités, dont s'occupent les diverses sciences. 3) Il ressort nettement des divisions du Tableau de Masaryk désignées par des chiffres romains que la signification de la hiérarchie est avant tout d'ordre méthodique, nullement objectif.

„elle ne l'est pas dans les sciences de l'esprit, qui soutiennent entre elles des rapports réels d'une autre sorte. Autre est le rapport de la psychologie à la sociologie, et autre le rapport de ces deux sciences aux autres sciences de l'esprit. La parole, le langage est un monde à part, à côté du monde de la pensée et de la matière; c'est pourquoi la linguistique dépend de la psychologie et de la sociologie, mais non de la même façon que la biologie dépend de la chimie“. Pareillement l'esthétique, la logique ont chacune une place indépendante parmi les sciences de l'esprit.

La philosophie qui, en tant que conception universelle du monde, a, selon Masaryk, une double tâche, l'une „réelle“ — elle fait un choix dans l'acquis scientifique et elle l'unifie — l'autre méthodologique — elle élabore la synthèse du tout — la philosophie vient la dernière dans la hiérarchie des sciences. Nous l'acquérons par la connaissance, dans la mesure du possible, de toutes les sciences, ou du moins par une culture scientifique universelle. Mais en même temps la philosophie est la base „réelle“ et méthodologique de toutes les sciences. Elle doit être scientifique, non au-dessus des sciences, comme l'ancienne métaphysique, mais „à l'intérieur des sciences“, et „issue d'elles“. C'est pourquoi chaque philosophe se spécialise dans une partie de la science. Comte pensait que la philosophie n'avait besoin que d'une notion très générale des sciences abstraites: Masaryk estime que, après s'être longtemps contentée de la pensée abstraite, elle commence à se tourner aussi vers les sciences concrètes et pratiques.

\* \* \*

La réelle admiration qu'inspire à Masaryk la philosophie positive de Comte — le plus brillant monument de la philosophie scientifique moderne, dit-il — ne l'empêche donc pas de la soumettre à une critique sévère. Passons sur les objections de détail: sa classification n'est pas complète, il a oublié entièrement de nombreuses catégories, il a exagéré la théorie de l'induction de Hume. C'est le concept même de philosophie positive que Masaryk met en doute: il ne croit pas qu'un système de sciences abstraites puisse suffire à constituer une philosophie exacte. Au positivisme de Comte il manque une critique suffisante de la connaissance. Le culte mythique de l'exactitude le rend „unilatéral“ et parfois — ainsi à l'égard de la psychologie — aveugle.

Une autre objection a, du point de vue de Masaryk, une importance particulière: c'est que Comte, dans sa classification des sciences comme dans sa philosophie, omet complètement la morale.

\* \* \*

Donc, malgré de nombreux points de tangence, malgré l'admiration de Masaryk pour la méritoire initiative de Comte, qui a voulu construire un système scientifique du monde, il est évident que Masaryk a constitué autrement sa philosophie. Il en donne lui-même les grands traits:

1. Chaque science spéciale doit être cultivée dans un esprit philosophique — c'est-à-dire les yeux constamment fixés sur le tout.

2. La logique nous aide à atteindre ce but: la logique abstraite et particulièrement la théorie de la connaissance, qui nous révèle l'étendue de notre aptitude à connaître, la logique concrète, qui classe et coordonne les connaissances scientifiques, la logique pratique, qui nous enseigne les règles du travail scientifique

3. La philosophie a toujours puisé son inspiration et sa force dans les besoins de la vie. L'éthique est le noyau de la philosophie. Masaryk veut dire par là que l'homme est essentiellement un être qui agit, et non un être qui pense — un être doué de raison, non un être rationnel<sup>1)</sup>. Au début, dans sa „Logique concrète“, il avait rangé la morale parmi les sciences pratiques — psychologico-sociologiques — à côté de la politique, et ces deux sciences avaient pour but l'administration parfaite de la vie. Dans sa conception définitive il la plaça après toutes les sciences, dans la philosophie, parce qu'il s'aperçut que toutes les sciences concourent à la former, et que, en la mettant à cette place, à côté de la logique et de la métaphysique, au cœur, pour ainsi dire, de la philosophie, il était mieux en mesure d'étayer et d'approfondir ses propres conceptions.

4. Enfin, pour Masaryk, la philosophie se confond avec la métaphysique — au sens plus étroit du mot: elle est l'omni-science (la pansophie de Komenský) mais une omni-science limitée, parce qu'elle est véritablement scientifique.

Cette philosophie scientifique de Masaryk est, par sa tendance et son esprit, en opposition radicale avec la théologie ecclésiastique et les religions établies. Nous avons déjà montré que Masaryk considère cette opposition comme chronique et y voit la cause principale de la crise des temps modernes. — Voici à ce propos un dernier passage de la „Logique concrète“:

„Du point de vue pratique l'anarchie intellectuelle et morale de notre temps rend nécessaire l'organisation, sur des bases solides, d'une conception philosophique unique. Comte l'avait tentée, en fondant la religion de l'humanité et en s'en instituant le grand-prêtre. Mais une telle entreprise, pour régénérer une époque en décadence, demandait d'autres caractères! Quoi qu'on fasse, on n'insufflé pas à un cadavre un esprit nouveau: Comte s'en tient à l'organisation moyenâgeuse de la société, si bien qu'il est à proprement parler le plus grand héritier du point de vue catholique: il a rejeté la religion, mais conservé en général l'organisation ecclésiastique, tandis que d'autres réformateurs attendent la réorganisation de la société d'une réforme systématique de la conduite de la vie. Considérant l'état de la société contemporaine, il remarqua que, jusqu'à présent, seule l'organisation catholique était le fruit d'une conception philosophique unique: en quoi le fondateur du positivisme moderne se rencontrait, politiquement, avec le père du nouvel ultramontanisme, de Maistre“.

Ainsi s'exprimait Masaryk dans la première édition tchèque (1885) de „La logique concrète“. Dans la deuxième édition (allemande, parue en 1887) il abrège et modifie ce passage, mais maintient que la tentative de Comte était prématurée: „Il s'agit plutôt maintenant de semer. Nous verrons à peine la moisson mûrir, et encore moins la récolterons-nous. L'influence de la vraie science sur la société a toujours été indirecte: le théoricien travaille pour les générations futures, et c'est son rôle et sa mission que de préparer l'avenir.“

\* \* \*

Telles sont, par rapport à celles de Comte, la classification et l'organisation des sciences selon Masaryk et telle est sa conception de la philosophie. Il nous faut encore examiner de près le sociologisme de Comte et les vues de Masaryk sur la sociologie, la conception de la philosophie de l'histoire qui

<sup>1)</sup> Bytost rozumná, ne rozumová (Introduction à la „Logique Concrète“).

s'y rattache chez ces deux penseurs (et qui se relie chez Comte à la loi des trois états), enfin la signification, dans les deux philosophies, des notions d'humanité et de religion. Nous touchons à la racine même des différences qui séparent Comte et Masaryk, et à la critique du positivisme à laquelle se livre le philosophe tchèque, en se plaçant au point de la théorie de la connaissance et de la science morale.

## VI.

Nous avons déjà constaté que Masaryk, avant de connaître Auguste Comte, avait été amené, par l'inclination même de sa pensée, à étudier la sociologie. Nous avons noté également l'influence de Platon. Il convient d'y ajouter celle d'Aristote, de Vico et d'autres penseurs.

A la différence de Comte, Masaryk n'a pas écrit un système sociologique, bien qu'il ait eu l'idée de l'écrire et se soit préparé à cette tâche: il n'y a d'ailleurs pas renoncé à l'heure qu'il est. Il a esquissé une monographie sociologique sur le suicide, et élaboré une méthode; il s'est consacré ensuite à la sociologie concrète: critique sociologique du marxisme, étude sociologique de la situation religieuse de l'homme moderne, analyse des théories tchèques et russes relatives à la philosophie de l'histoire et de la religion. Pendant la guerre il a étudié, du point de vue sociologique, le pangermanisme, le problème des nationalités, celui de la démocratie: il s'occupe actuellement d'une analyse sociologique de la guerre mondiale.<sup>1)</sup> Son Manuel de sociologie n'était qu'une introduction méthodologique à la sociologie. Il y a une certaine tendance à la systématisation dans son essai „L'homme et la nature“ (Revue Květy, 1890). Ses conférences avaient surtout pour sujet des problèmes actuels, qu'il tentait de résoudre sociologiquement: l'alcoolisme et l'abstinence, la condition de la femme, la question sexuelle, l'État, la nation, la démocratie etc. Il n'est pas douteux que s'il avait pu se consacrer davantage aux études théoriques et si son activité politique ne l'en avait pas constamment éloigné, il aurait achevé depuis longtemps son système de sociologie. Mais ses conférences, ses articles, ses brochures, tous ces matériaux qui n'ont pas encore été élaborés et rassemblés, renferment sans aucun doute les éléments de ce système. Nous espérons qu'il lui sera accordé de l'achever.

Lorsque Masaryk, en 1900, écrivait son „Manuel de Sociologie“, il estimait déjà qu'un tel manuel était possible. Il notait pourtant que l'état de la sociologie demandait encore une étude très attentive des règles de la méthode. Dans son introduction, il fait observer que, vu la situation actuelle de la sociologie, la tâche la plus utile est encore l'examen sérieux des idées de Comte sur la méthode, et il cite le „Cours de philosophie positive“: en même temps il attire l'attention sur l'élaboration de ces idées par Stuart Mill (A System of Logic). De nouveau nous constatons à quel point Masaryk estime, en Comte, le fondateur de la sociologie. Mais poursuivons l'étude des différences qui séparent ces deux penseurs.

Comte est un „sociologiste“, en ce sens que tout, chez lui, se rapporte à la sociologie et aboutit à une sorte de collectivisme, que l'homme est pour lui à proprement parler un être exclusivement social, qui ne peut être con-

<sup>1)</sup> Cette partie était écrite en janvier 1927; l'oeuvre ci-dessus indiquée parut en 1925 sous le titre „Světová revoluce“ — La révolution mondiale.

sidéré et étudié comme individu que par abstraction: aussi la psychologie se perd-elle dans la biologie, tandis que la science véritable de l'homme est la sociologie. Pour Masaryk les phénomènes sociaux et historiques ne sont pas des entités de ce genre: il y voit avant tout des phénomènes psychiques. L'homme est, dans une personnalité une et identique, un individu qui existe pour soi, bien qu'il soit aussi et en même temps membre d'une société, un être social. L'explication sociologique ne saurait donc se passer du secours de la psychologie: par exemple, l'explication sociologique de la religion présuppose une analyse psychologique. Masaryk n'en distingue pas moins ce qui est psychologique et ce qui est sociologique. Il ne professe ni un individualisme extrême, qui exclurait la sociologie, ni un collectivisme extrême, qui verrait en elle au contraire la principale et même l'unique science de l'esprit. Il cite les remarques de Buckle sur la peur du subjectivisme en sociologie qu'éprouvait Comte et sa résistance à la constitution d'une psychologie indépendante; il cite également le sociologisme objectiviste de Marx et d'Engels, qui rejettent la psychologie du point de vue du matérialisme positiviste. Il a suivi cette querelle dans la philosophie russe. Il attire l'attention sur l'ouvrage de Coste, „Les Principes d'une sociologie objective“ (1899), où ce philosophe tente de constituer une sociologie sans psychologie, et il montre combien il est nuisible, en matière scientifique, de se porter aux extrêmes, à preuve l'exemple de Comte lui-même qui, parti d'un objectivisme extrême, a finalement abouti à une méthode proprement subjective. Masaryk approuve l'explication psychologique des phénomènes collectifs telle que Tarde l'a exposée et la description, par Taine, des foules jacobines et révolutionnaires.

Le sociologisme de Comte se ramène en somme, selon Masaryk, à dire que la sociologie, science unique, a le pas sur les autres sciences, qu'elle les comprend toutes, leur confère l'unité et l'harmonie, parce que, précisément, toutes les manifestations de la vie humaine se produisant au sein de la société, la sociologie a pour objet l'ensemble des manifestations de l'esprit humain. Mais cette conception est erronée: en particulier l'idée de la portée philosophique de la sociologie. Cette idée est propre à un temps et à un individu: de même autrefois la mathématique passait pour être la plus philosophique des sciences: à présent la sociologie attire davantage l'attention et l'on voit en elle la science philosophique par excellence, bien que, justement parce que l'on s'en occupe davantage et qu'on veut l'émanciper, elle se sépare de la philosophie pour se constituer comme science indépendante. Masaryk a beau s'être spécialisé dans la sociologie, il ne la considère pas comme une science ayant un caractère philosophique particulièrement prononcé. Il verrait bien plutôt dans la psychologie la base théorique de la philosophie. Ceci se rattache d'ailleurs à sa conception des rapports de l'individu et de la société — conception réaliste et critique, qui se rapproche de celle de Giddings, mais s'éloigne de l'objectivisme de Durkheim, dont Masaryk combat surtout la théorie sociologique de la connaissance: il est suivi dans cette voie par ses deux élèves: Edouard Beneš, ministre des affaires étrangères, professeur à l'Université de Prague, et I. A. Bláha, professeur à l'Université de Brno.

Masaryk accepte la division comtiste de la sociologie, en statique et dynamique. Il fait observer pourtant que cette division est une cause constante d'er-

reurs, chez ceux-là mêmes qui l'acceptent, et cela, parce que Comte, considérant la sociologie dynamique comme plus importante, n'a pas élaboré la statique. Masaryk examine en détail cette division, telle que Comte l'expose dans le tome IV de son Cours. Il combat l'opinion de L. Stein<sup>1)</sup> et montre qu'il ne s'agit pas, dans la sociologie statique, de forces sociales qui coexisteraient dans l'espace et qu'on pourrait saisir à un moment donné. A proprement parler, le présent, selon lui, n'existe pas: ce n'est qu'un concept de limite. Le statique et le dynamique (l'historique) sont deux aspects d'un même processus cognitif. Masaryk n'emploie pas volontiers les comparaisons mécaniques de Comte: il ne sépare pas la dynamique sociologique de la philosophie de l'histoire. Le mouvement historique a retenu plus fortement l'attention des sociologues que le problème statique: aussi Comte lui-même fonde-t-il l'histoire des sociétés sur l'étude des conditions d'existence (statiques). La sociologie moderne est sortie de la philosophie de l'histoire et jusqu'à présent elle a été dominée par le caractère dynamique, historique. La conception de deux disciplines distinctes, la sociologie et la philosophie de l'histoire, qui est très répandue en Allemagne, a sa source dans l'ignorance d'évolution historique de la sociologie, dans la confusion des notions sociologiques abstraites et concrètes, le manque de précision du concept de philosophie et l'incompréhension de la nature scientifique de l'histoire.

A la différence de Comte Masaryk préconise — nous l'avons déjà noté — l'emploi du calcul des probabilités en sociologie. En ce qui concerne l'expérimentation, il reconnaît qu'elle fait défaut en sociologie — du moins l'expérimentation directe, provoquée, car la société est un véritable laboratoire où le sociologue peut étudier constamment les effets d'expériences que d'autres ont tentées. Masaryk admet, avec Comte, cette forme indirecte d'expérimentation et estime que, par suite, les objections que les logiciens et les sociologues adressent d'ordinaire à Comte n'ont plus de portée.

Par contre Masaryk admet, en sociologie, l'explication téléologique, que Comte rejette. L'explication causale lui semble purement formelle, en ce sens que les lois causales ne font que constater une certaine régularité entre les causes et les effets, sans nous apprendre l'origine et la raison de ces causes et de cette régularité. Le sociologue doit donc, selon Masaryk, „rechercher l'explication téléologique, bien que Comte, au nom de la discipline positiviste, ait interdit la considération des fins. Mais cette interdiction est absurde — la sociologie, pas plus que les sciences naturelles, et en particulier la biologie, ne peut se passer de l'explication téléologique“. Le concept de progrès et d'évolution n'est-il pas essentiellement téléologique? Masaryk reconnaît d'ailleurs que l'explication finaliste, considérée du point de vue critique, n'est pas autre chose qu'un aveu d'impuissance, tout au moins de notre impuissance, car l'événement que nous ne comprenons pas, un autre esprit, un esprit supérieur, le comprend. Il n'en est pas moins vrai que le problème du sens de la société et de l'évolution sociale se confond avec le problème du sens de la vie en général, car „la vie, c'est la vie qui se manifeste dans l'évolution historique; il n'y a pas une autre vie. Les commandements et les idéaux éthiques sont nécessairement des commandements et des idéaux qui s'adressent à l'être social et historique: or l'homme est membre de la société, il est l'objet de l'étude sociologique en

<sup>1)</sup> Wesen und Aufgabe der Sociologie, 1897.

tant qu'être moral. La morale est eo ipso sociale: si nous considérons la philosophie de l'histoire et l'histoire en général, le sens de la vie, le sens de ma vie est nécessairement aussi le sens de la société, au sein et à l'aide de laquelle je vis une partie de l'histoire. L'histoire n'est pas la science et l'enseignement de ce qui a été et de ce qui a été il y a longtemps, mais l'enseignement et la science de ce qui est et sera — l'histoire devient l'histoire de l'avenir. *Historia vitae magistra* — voilà la vérité.

Bref, Masaryk ne renvoie pas le problème des fins et du sens de l'évolution à — la métaphysique, à je ne sais quelle métasociologie, philosophie extra-scientifique ou métaphysique de l'histoire: il estime que ces problèmes regardent la sociologie et la philosophie de l'histoire, en tant que partie dynamique de la sociologie elle-même.

Il s'élève contre le relativisme excessif auquel l'historicisme conduit souvent la philosophie et la sociologie: „L'évolution, l'histoire de l'humanité se substituent aux choses et aux notions — les idées, les principes, les croyances tombent dans un dilettantisme débile, qui se cache souvent derrière une prétendue exactitude positiviste“ („Manuel de Sociologie“). Cette tendance à mettre l'accent sur l'évolution et à rejeter à l'arrière-plan les choses elles-mêmes s'apparente à celle qui se manifeste dans les théories sur la relativité de la connaissance et de la vérité. Pour Masaryk ce n'est pas par hasard que ce dilettantisme relativiste (qui proclame que tout est vérité, que tous les concepts sont relativement vrais selon le degré actuel de l'évolution) s'est développé sur le terrain du positivisme et a été formulé par Renan. Comte lui-même, après s'être efforcé de remplacer les concepts absolus par des concepts relatifs, a finalement présenté sa philosophie positive comme un système définitif, absolu (Marx et Engels ont fait de même): dans le dernier chapitre de son Cours, il ramène la relativité du savoir à une sage relativité, „la philosophie positive, toujours sage ment relative“. (On trouve chez Engels une restriction analogue).

J'ai fait allusion aux rapports de Masaryk avec la philosophie de Marx et d'Engels. Je rappelle avec quel soin, au cours de son ouvrage sur la „Question sociale“ où il se livre à une critique philosophique et sociologique complète du marxisme, il suit l'importante évolution de Marx vers le positivisme. Le matérialiste Feuerbach, qui a été le principal maître philosophique de Marx et d'Engels est (surtout en matière de religion et de morale) le continuateur de Hume. Son positivisme, et celui de son élève Marx, a subi l'influence de Schopenhauer et de Stirner. A partir de 1843, à Paris, le positivisme allemand cède le pas au positivisme français, qui est plus élaboré et plus précis et, pour cette raison, a agi plus fortement sur Marx. Il est aussi plus radical: la philosophie française est dominée par l'idée que la Révolution n'a pas été et n'est pas encore organiquement achevée: la réforme sociale s'impose. D'ailleurs Comte se distingue de Saint-Simon, de Fourier, et des socialistes en général, comme du réactionnaire de Maistre et du libéral Cousin: son positivisme s'appuie sur la science. Au scepticisme de Hume Comte oppose la certitude scientifique; sa politique même repose sur des bases scientifiques. En outre il a souligné l'importance des problèmes économiques et, avant Spencer et Durkheim, opposé à l'état militaire l'état industriel qui est le type de la société moderne („Question sociale“, p. 181).

Marx s'est inspiré de ces idées, mais il a aussi étendu à l'économie politique les conceptions de Feuerbach relatives à l'anthropomorphisme: d'où le caractère fétichiste qu'il confère aux marchandises, dans „Le Capital“. Masaryk le lui reproche, mais il n'en reconnaît pas moins que Comte et le positivisme ont joué un rôle considérable dans l'évolution philosophique et sociale de Marx, de même d'ailleurs que dans le développement de la sociologie et du socialisme en Russie (cf. „La Russie et l'Europe“).

## VII.

Masaryk a tenté lui-même, dans „Le Suicide“, puis dans sa „Logique concrète“ et ses autres écrits, puis surtout dans „La Russie et l'Europe“, d'établir la loi qui régit l'évolution de l'esprit humain, la loi sociologique universelle: cette loi c'est, croit-il, la loi de l'antagonisme du mythe et de la science. Il la caractérise ainsi: il existe une lutte perpétuelle entre l'anthropomorphisme et la tendance à trouver l'explication des choses dans les choses elles-mêmes, ou bien, si l'on se place au point de vue de la méthode, entre la conception mythique et la logique rigoureuse, la conception rationnelle, scientifique. Cet antagonisme est la force motrice de l'évolution.

Selon Masaryk la „démystification“ embrasse le domaine tout entier de l'esprit humain: elle atteint donc aussi la religion. A l'instar de Platon, Masaryk substitue au vocable „anthropomorphisme“ celui de „mythe“: il oppose la création des mythes à la pensée critique, scientifique, exacte, dans l'ordre également des rapports de l'homme avec le monde. Il ne s'agit pas seulement „de religion, mais aussi de morale et de l'ensemble des rapports de l'homme avec le monde et la société; à un certain stade l'homme n'a pas seulement une religion mythique, mais sa philosophie, sa poésie et son art, sa morale et sa vie économique, son langage, sont aussi mythiques. L'essence du mythe réside en substance dans ceci: l'homme se comporte d'une manière entièrement „objectiviste“, il est complètement assujéti à l'objet, il explique le monde et sa propre existence à l'aide d'analogies, et d'analogies hâtives: à cette manière de penser s'oppose l'attitude scientifique et critique; les choses sont expliquées par les choses sur la base d'observations et de comparaisons prudentes; l'homme qui pense d'une manière critique, généralise et abstrait, pense en un mot, pense d'une manière scientifique et critique“ („La Russie et l'Europe“, I, p. 247).

L'antagonisme du mythe et de la science a, naturellement, ses étapes demi-mythiques et demi-scientifiques; on ne peut pas dire que l'esprit humain soit arrivé à une conception du monde dans laquelle l'anthropomorphisme ait été entièrement remplacé par la pure méthode logique. L'anthropomorphisme, comme le mot l'indique, est une attitude très humaine.

Masaryk n'identifie pas le mythe avec la foi et la religion. La foi et la science, la religion et la philosophie ne sont pas opposées l'une et l'autre, mais bien: la foi mythique et la foi critique, la conviction; la religion mythologique et la religion supérieure débarrassée de tout élément anthropomorphique; la foi et la superstition; l'ancienne religion et la nouvelle; la foi et l'incrédulité. La foi, la certitude sont toujours nécessaires pour vivre; le scepticisme doit se transformer en „tutisme“, ou recherche de la certitude, de la sécurité, donc de la foi, qui ne doit pas cependant s'opposer à la raison.

De nos jours l'organe du mythe et de l'ancienne religion est la théologie, tandis que la philosophie est l'organe de la science et de l'esprit critique. La théologie est l'exégèse et l'apologétique de la vieille religion mythologique; la philosophie en est la critique: elle instaure une religion nouvelle. La philosophie moderne est proprement en fin de compte une philosophie de la religion; elle fait la critique historique des religions positives, des doctrines et des pratiques mythiques de l'Eglise; elle s'oppose à la théologie et à la théocratie, elle combat l'aveugle foi dans les dogmes, mais elle combat aussi le scepticisme et s'efforce d'instituer une nouvelle foi et une nouvelle certitude.

Telle est, à peu près, la théorie de Masaryk sur l'antagonisme du mythe et de la science. Elle nous conduit vraiment au coeur de sa pensée: c'est le point de rencontre de ses conceptions épistémologiques, éthiques, religieuses et politiques. Il la rattache surtout à Vico, à Hume, à Comte, et aussi à Kant — sans parler d'autres penseurs comme Paine, Draper, Feuerbach, Vignolli etc. . . Il sait d'ailleurs très bien qu'il se sépare d'eux sur plusieurs points qui ne sont nullement secondaires.

Vico a le premier défini l'anthropomorphisme, philosophiquement et sociologiquement, lorsqu'il a distingué les trois états de l'évolution: l'époque des dieux, celle des demi-dieux et des héros, celle des hommes. La première époque est aussi appelée par Vico l'époque poétique: les poètes ont été les premiers philosophes. La conception de l'univers est tirée des sens et de l'imagination, inspirée surtout par la peur. La nature est animée et divinisée, la dévotion et la piété sont complètes, tandis que les moeurs restent rudes et barbares. Une sorte de demi-réveil succéda à cette époque; enfin la raison et l'humanité s'éveillèrent tout à fait.

Après Vico, Hume a déduit, d'une manière unilatérale, toutes les religions de l'anthropomorphisme, sans reconnaître, comme dit Masaryk, que l'avènement de la raison peut aussi donner naissance à des religions plus avancées. Hume a dirigé son scepticisme contre la théologie qui fait de la foi dans l'autorité la base de toutes les conceptions de l'univers et de la vie — puis contre la métaphysique. Il a reproché à la religion d'être un système traditionnel destiné à rassurer les hommes: c'est qu'il en voit précisément l'essence dans l'anthropomorphisme et par suite la place sur le même rang que la superstition.

Masaryk a puisé les éléments de la critique de la connaissance chez Kant, qui montre, tant pour combattre le vieux dogmatisme que pour échapper au scepticisme de Hume, que la véritable attitude du philosophe consiste uniquement dans l'étude critique des forces de la raison humaine: de là l'importance historique du criticisme Kantien, dirigé aussi, comme le scepticisme de Hume, contre la théologie. „Kant s'est efforcé dans sa critique de montrer que les concepts et les idées transcendants ne sont pas légitimes; mais il admet, à titre de secours, un anthropomorphisme plus subtil, grâce auquel il soit possible de parler du concept le plus important, celui de Dieu. Il voit dans la tendance naturelle à anthropomorphiser les concepts rationnels transcendants une illusion et une sophistication naturelles et inévitables de la raison pure, dont le plus sage des hommes n'arrive pas à se débarrasser.“ (La Russie et l'Europe, I.)

Après Kant, Hume et Vico, mais en s'inspirant surtout de Hume et de Vico et sans avoir malheureusement la pénétration critique de Kant, Comte a élaboré le premier une théorie universelle de l'évolution, d'après laquelle l'humanité a commencé par le fétichisme anthropomorphique, puis est venue au polythéisme et au monothéisme; le passage de l'anthropomorphisme au stade de la pensée exacte, scientifique, positive a été effectué par la métaphysique et ses entités à demi personnifiées. Ce n'est qu'à une époque nouvelle que commence le stade positiviste. Le stade métaphysique n'est que transitoire. Vignolli s'efforce, selon Masaryk, de modifier cette théorie d'un point de vue plus moderne. Feuerbach a aussi réduit la religion à l'anthropomorphisme et, après lui, Strauss, Stirner et Marx. En Angleterre Spencer et Tylor, en étudiant principalement l'homme primitif, ont approfondi sur des points particuliers la doctrine de Comte.

\* \* \*

Arrêtons-nous un peu plus longuement sur les différences qui séparent les conceptions respectives de Comte et de Masaryk. Selon ce dernier, l'erreur qui vicie la théorie des trois états (et l'ensemble de la philosophie de Comte) est l'idée que la religion appartient au stade prépositif. Masaryk ne l'admet pas. La religion n'est pas, selon lui, la superstition. Il intitule son essai sur Comte (dans la série d'articles „L'homme moderne et la religion“): „Le Positivisme moderne: la religion est-elle la superstition?“ Il lui reproche d'accepter purement et simplement la théorie de Hume, qui réduit la religion à l'anthropomorphisme. Mais Comte était obligé d'expliquer pourquoi l'idée positiviste n'a triomphé que dans les derniers temps des conceptions métaphysiques: le positivisme, selon lui, doit se dégager avec le temps de l'anthropomorphisme et de la superstition qui ne font qu'un avec la religion.

Comte lui-même d'ailleurs, dans sa seconde philosophie, est revenu au stade théologique, et même au fétichisme, bien que ce soit, selon ses termes mêmes, „un fétichisme positif“. Mais de cette décadence Masaryk, contrairement à l'opinion courante, aperçoit le germe déjà dans la première philosophie de Comte. Ce qu'il lui reproche d'ailleurs ce n'est pas qu'il soit revenu à la religion: „La religion a les mêmes origines que toutes les autres forces de la civilisation, comme la science, l'art etc. . . ; il n'est donc pas possible de couper l'histoire en deux époques, l'une religieuse, l'autre non, ni de faire entre la science et la religion la différence que Hume a faite et que Comte a acceptée.“<sup>1)</sup> Ce retour à la religion renferme donc une idée juste. Mais Masaryk ne peut accepter la religion que Comte a instituée à la fin de sa vie: il est favorable à la religion, idéal de l'humanité qui a sa source dans l'expérience religieuse et qui est une des idées centrales de sa morale, mais la religion de l'humanité de Comte lui paraît une „mythisation“ de la société, une personification du concept collectif d'humanité. L'humanité, au sens collectif du mot, est le Grand Etre, le Dieu, dont Comte est le grand prêtre, selon le rite catholique, mais sans l'idée catholique c'est-à-dire chrétienne, transcendante, le Dieu. Huxley appelait très justement cette doctrine „un catholicisme moins le christianisme“.

Comte réduit la religion à l'anthropomorphisme et à la politique, et, selon Masaryk, surtout à la politique: „l'église a absorbé la religion“. De là, les préférences de Comte pour le catholicisme et la politique que préconise par exemple le catholique de Maistre. Déjà dans sa philosophie positive Comte voit la supériorité du catholicisme dans le gouvernement théocratique du monde: il réduit le christianisme à la politique et au rituel: le fondateur de la compagnie de Jésus est plus grand à ses yeux que Jésus lui-même. Il place le moyen-âge catholique au-dessus du protestantisme métaphysique, du déisme et de la révolution, parce qu'il déteste le stade métaphysique et préfère le stade théologique. Une autre erreur de Comte est de considérer que l'humanité a atteint dès aujourd'hui, et pour toujours, l'état positif.

L'idée de l'antagonisme de la science et du mythe est trop superficielle et simplifiée chez Comte. Le problème est plus complexe, plus profond. Cet antagonisme, selon Masaryk, domine l'évolution de la conscience humaine, le progrès de la société. La religion, comme valeur individuelle et sociale, aussi bien

<sup>1)</sup> „L'homme moderne et la religion“. Naše Doba, IV, p. 497.

Et ce spectacle serait très agréable et l'on accumulerait des documents positifs, selon la recette de Zola, si ces documents ne nous touchaient pas. Je suis, moi aussi, une partie de l'histoire. L'erreur du positivisme est de ne tenir compte que de l'histoire et des faits et d'oublier la conscience, comme si elle n'était pas elle-même un fait, une réalité positive. Et quant à cette continuelle prévision de ce qui se réalisera — cela ne se réalisera pas tout seul, mais c'est à moi à le faire, à moi à décider par ma volonté et ma conscience.<sup>1)</sup>

Ainsi Masaryk proclame, contre Comte, les droits et les devoirs du sujet, la responsabilité de l'individu, la nécessité de la décision personnelle. Il fait à l'individu une place plus grande dans l'évolution, il est convaincu qu'il doit y jouer un rôle actif — mais à la condition qu'on se place *sub specie aeterni* que l'on considère l'homme comme un sujet absolu, qui est en rapport avec l'objet absolu et suprême, la personne divine, sans toutefois se confondre avec lui, comme le croient les panthéistes: sujet existant pour soi et en soi, il collabore avec Dieu. L'individualisme de Masaryk est donc, en dernière instance, religieux: de là vient qu'il souligne si fortement la foi dans l'immortalité de l'âme. La science et la conscience humaines sont pour lui quelque chose de si important et de si prodigieux, qu'il croit à leur caractère absolu.

\* \* \*

Telle est la différence capitale entre les deux penseurs. Si nous entrons dans le détail, nous aurions à montrer comment Masaryk se sépare de Comte par la résistance qu'il oppose à l'agnosticisme et au relativisme. Il fait de l'ironie: il accorde que la connaissance est relative — mais relativement, et il fait place, dans sa théorie de la connaissance, à une sorte d'absolu: il ne peut être logiquement partisan de la relativité de la connaissance, puisqu'il combat la relativité en morale et en métaphysique — qu'est-ce que la foi en Dieu, sinon l'impossibilité de croire qu'il n'y a pas quelque chose d'absolu?

Nombreux sont les passages où Masaryk expose ces idées. „L'homme moderne demande à la philosophie une base sur laquelle fonder sa vie — sa vraie vie, toute sa vie — il veut savoir comment vivre“. „Le problème de la morale pratique ne s'accommode pas de l'agnosticisme. Pour Masaryk le positivisme signifie: „que l'homme ne doit pas s'égarer dans la recherche de l'idéal et de Dieu sait quelles grandes vérités, mais se borner d'une manière positive à l'expérience. D'où vient ceci, pourquoi cela — nous ne pouvons pas le savoir. Toute la philosophie depuis qu'elle existe n'a rien pu nous apprendre de précis sur l'origine du monde et de la vie, leurs causes, leurs tendances; la science ne peut nous apprendre que ce qui est. Le positivisme accorde que l'homme a aussi intérêt à savoir ce qui sera, mais il ne s'agit pas d'idéal, il veut simplement prévoir ce qui sera...“<sup>2)</sup>:

Le ton ironique de ce passage montre déjà que, pour Masaryk, il va de soi que l'homme veut savoir plus que ce à quoi le restreint le positivisme, qu'il a besoin de savoir et ne cesse jamais de faire tous ses efforts pour y arriver, et que ces expressions — „ne pas s'égarer“ dans la recherche des grandes vérités, le positivisme „accorde“ que l'homme a intérêt à connaître quelque chose de plus que ce qui est „positif“ — sont ridicules.

1) Idéals de l'humanité, 1901, p. 48. 2) Ibid. p. 48.

Dans „L'homme moderne et la religion“<sup>1)</sup> Masaryk caractérise de la même manière caustique l'agnosticisme de Comte: „Comme Kant, Comte accepte la théorie de Hume, selon laquelle il n'est pas possible de connaître le lien causal, mais ce nous ne connaissons pas ne le trouble pas: nous ne connaissons pas — nous n'avons pas besoin de connaître. Voilà en quelques mots tout le positivisme.“

Cette indifférente résignation est ce qui déplaît le plus à Masaryk dans le positivisme. Il ne lui suffit pas d'observer les phénomènes, de constater leur régularité, de chercher la loi la plus fréquente: il ne croit pas au chien de Hume — ni de proclamer, avec Comte, que „l'homme moderne est positiviste, lorsqu'il ne s'occupe pas de connaître les causes...“ Au contraire „l'homme moderne“ de Masaryk s'occupe justement de cette connaissance, comme s'en préoccupait son précurseur „non-moderne“, et il en sera ainsi aux siècles des siècles. Il est impossible d'interdire à l'humanité cette soif de connaître les causes. Et c'est ce que fait Comte. Le système philosophique de Comte est très beau, mais à la condition d'exclure cette base — cette absence de base; il ne comporte ni théorie, ni critique de la connaissance<sup>2)</sup>.

Masaryk résume ainsi sa pensée au sujet de l'agnosticisme positiviste: „Un positivisme conséquent est théoriquement et pratiquement impossible. Que l'on exige de la science l'observation, la proscription de l'imagination etc., c'est bien, mais c'est ce que fait la science depuis Copernic, Descartes, Galilée, etc. ... et c'est ce qu'elle fera toujours mieux. Mais c'est une naïveté que d'interdire la recherche des causes et de l'origine du monde et de la vie. Ce qu'est le monde, les hommes ont essayé de le savoir, cela les intéresse. Il se peut que finalement ils reconnaissent la vanité de leurs efforts, mais cette idée sera une idée critique et non positiviste. Socrate, déjà, l'avait pensé, et Kant, comme nous l'avons vu: la connaissance de la faiblesse de notre raison et des causes de cette faiblesse est une connaissance positive, est un enrichissement positif de notre raison et de la philosophie, et elle ne se conçoit pas d'elle-même, ainsi qu'on pourrait le croire d'après Comte“<sup>3)</sup>.

On voit comment Masaryk s'oppose à ce système sans souplesse, comment il s'en distingue finement et profondément. Il reproche à Comte le caractère superficiel, naïf, non-critique de sa théorie de la connaissance, et sa „saine raison“ qui n'est pas saine — son manque d'exactitude et de précision, surtout en ce qui touche la connaissance des causes. Il montre comment, même dans les problèmes fondamentaux, il se paie de mots: „Sa formule est ordinairement la suivante: le positivisme doit s'efforcer sans cesse d'éviter n'importe quelle recherche portant sur les causes dans le vrai sens du mot, qu'elles soient premières ou efficaces, parce que cette recherche est nécessairement vaine; il se borne à l'étude des relations constantes, qui constituent les lois effectives de tous les événements observables, lesquels deviennent ainsi susceptibles d'être „rationnellement“ prévus les uns après les autres.“ Ayant ainsi cité le Cours de philosophie positive, Masaryk répond: „Le positivisme peut éviter ce qui lui plaît, y compris l'étude des causes, mais il s'agit de savoir s'il a le droit de le faire. Et qui dira que la soif de connaître les causes soit vaine? Comte lui-même loue (et avec raison!) l'époque qui a précédé le positivisme: ne lui a-t-elle

1) Naše Doba, IV, 1897, p. 481. 2) Naše Doba, IV, p. 483 sqq. 3) Naše Doba, IV, p. 487.

pas préparé le terrain? Et si nous ne pouvons connaître toutes les causes, ni les principales — du moins ne pouvons-nous connaître des causes plus modestes? Mais il n'est pas vrai que notre connaissance de ces causes principales ne se perfectionne pas — cette idée provient de ce que nous ne les connaissons pas d'une manière immédiate, mais nous les connaissons pourtant toujours de mieux en mieux. Comte lui-même le sent bien, et c'est pourquoi il parle de causes „dans le vrai sens du mot“, de causes „premières“ et „finales“; d'autre part il renonce à connaître les causes des phénomènes „intimes“, et à „rechercher l'origine et l'avenir de l'Univers“, ce qui d'ailleurs n'est pas vrai non plus, comme peut nous l'apprendre un coup d'œil jeté sur n'importe quelle astronomie ou géologie, même positiviste. Et enfin: combien y a-t-il à proprement parler de ces causes „premières“, „finales“? Hume et Kant ne doutaient pas qu'il n'y en eût qu'une seule, Dieu, et, effectivement, la question qui se pose est celle du théisme ou du non-théisme (non: athéisme!) et de ce qui en découle, c'est donc la question de la religion.“

Dans les conférences de Masaryk sur la théorie de la connaissance j'ai trouvé, clairement exprimée, son attitude à l'égard de Comte dans la question de l'agnosticisme. Selon Masaryk Comte, comme Kant, procède de Hume, mais d'une manière toute différente. Son positivisme est quelque chose de tout autre que le criticisme de Kant, bien qu'il prétende donner tout ce que donne Kant: erreur vraiment naïve, estime Masaryk, qui voit avant tout dans le comtisme une philosophie de l'histoire. Nulle place n'y est faite à une théorie critique de la connaissance, et c'est pourquoi, à côté de Hume et de Kant, Comte est un philosophe très superficiel: il a purement et simplement emprunté à Hume sa théorie, et aussi son scepticisme. Comme lui il croit que nous ne pouvons connaître que ce que nous apprennent les sens, et surtout que le lien causal nous demeure inconnaissable. Mais Hume le déplorait, Comte s'y résigne: il y voit une impuissance inhérente à la nature humaine et il défend que l'on s'obstine à rechercher les causes, surtout les causes premières et dernières. Ainsi avec Comte le scepticisme de Hume s'achève en résignation — ce n'est pas, remarque Masaryk, que Comte prétende qu'il n'y ait pas de cause du tout: il a protesté, par exemple, contre l'accusation d'athéisme. „Je n'affirme pas que Dieu existe, je n'affirme pas qu'il n'existe pas. Ces mots pour moi n'ont pas de sens, parce qu'il n'est pas possible de rien savoir de ces choses ni par la raison ni par les sens.“ Rien n'est plus radicalement étranger à la pensée de Masaryk que cet indifférentisme de Comte.

Ces exigences du positivisme sont, aux yeux de Masaryk, excessives. Lui aussi estime qu'il ne faut pas abuser de la spéculation sur les causes. Du point de vue purement scientifique, dit-il<sup>1)</sup>, étant donné le penchant des hommes pour les mythes, le veto de Comte (et de Hume) est plutôt utile que nuisible à la science. Mais Comte a tort de persévérer dans son scepticisme et sa résignation. L'homme n'est pas naturellement porté au doute: au contraire il a besoin de croire, il est avide de certitude. L'agnosticisme n'est pas autre chose, psychologiquement, que le scepticisme transporté dans la vie, et pour Masaryk le scepticisme est le problème fondamental de la connaissance, de la morale et de la vie. Mais il ne parle du scepticisme que pour évoquer tout aussitôt ce qui

<sup>1)</sup> Versuch einer concreten Logic, p. 91.

le dépasse. Le scepticisme a une valeur méthodologique, il conduit à la pensée consciente d'elle-même et à la théorie de la connaissance, qui est la pensée qui se prend elle-même pour objet: dès que l'homme commence à prendre conscience de sa pensée, il commence à douter de sa connaissance. Le scepticisme stimule, éveille donc la pensée: il lui rend service. Mais s'il persiste, il trouble la vie. Il doit donc être dépassé. La théorie de la connaissance, la science et la philosophie ont pour tâche de constituer un système de certitudes intellectuelles qui puisse fournir à la vie une base inébranlable (le „tutisme“, selon l'expression de Masaryk).

La question de la relativité de la connaissance est liée étroitement à celle de l'agnosticisme, et l'attitude de Masaryk est la même dans les deux cas. — Le positivisme se fonde sur la relativité de la connaissance, sur les „relations constantes“. Il veut remplacer les concepts absolus par des concepts relatifs, et pense y arriver en renonçant à la recherche des causes, d'où naissent, justement, les concepts absolus. C'est pourquoi il félicite Kant d'avoir cherché à échapper à l'absolutisme philosophique. — Masaryk apprécie moins cette interprétation relativiste de Kant: pour lui Kant „n'a pas échappé à l'absolutisme philosophique, mais il a échappé par contre au relativisme sceptique: l'impératif catégorique, le triple postulat et la spontanéité a priori de l'entendement sont radicalement de l'absolu<sup>1)</sup>. „C'est amoindrir et déprécier la critique de Kant que de la réduire, comme le fait Comte, à la simple constatation de la relativité de tous les concepts, et de leur dépendance à l'égard du milieu extérieur et de la structure interne de l'individu. Cependant Comte s'imagine que sa philosophie et sa sociologie positives confirment ce soi-disant relativisme kantien et l'étendent à toute la vie organique et sociale: pour lui les concepts sont en rapport avec l'évolution totale „de l'intelligence collective de l'humanité“: d'abord théologiques et métaphysiques, c'est maintenant seulement qu'ils sont positifs — mais ils n'ont pas cessé d'être relatifs — relatifs au milieu ou à l'organisme.

Ce milieu, la société, joue chez Comte, fondateur de la sociologie, un grand rôle: on songe ici à la théorie analogue de Durkheim sur l'origine sociale de la connaissance et des catégories. Masaryk critique vivement cette théorie, de même qu'il reproche à Comte d'échapper au scepticisme en se réfugiant dans l'histoire et la politique: ce n'est pas là, dit-il, dépasser le scepticisme, on n'échappe pas au relativisme par le relativisme. Le scepticisme est un relativisme cognitif et moral, et le problème capital est „d'échapper au relativisme sceptique“. De nouveau nous retrouvons l'inspiration morale qui anime toute la philosophie de Masaryk. Masaryk est à la recherche d'un critère moral absolu, et il estime qu'on ne peut le trouver que dans une théorie de la connaissance qui ne soit pas relativiste, qui ne soit pas positiviste.

La raison collective de l'ensemble de l'humanité est, selon lui, aussi relative que la raison individuelle, et tombe sous le coup des mêmes critiques — le nombre ne donne pas l'absolu, la certitude. J'ai déjà noté que le point de vue purement objectif, biologique et sociologico-historique de Comte le dispensait de se préoccuper du problème de la certitude subjective — ce qui est, aux yeux de Masaryk, une fausse conception de la théorie de la connaissance<sup>2)</sup> et dénote

<sup>1)</sup> Naše Doba, IV, p. 485. <sup>2)</sup> Naše Doba, IV, p. 485.

le manque d'esprit critique du positivisme de Comte. — Cependant Masaryk reconnaît que l'objectivisme historique et social de Comte a une certaine efficacité dans la lutte contre le scepticisme, en tant que celui-ci émane d'un subjectivisme excessif.

\* \* \*

Il n'est pas douteux que dans les idées de Masaryk sur la science, l'empirisme, la méthode et le système des sciences, sur le rôle important que doivent jouer les connaissances rationnelles et scientifiques dans la conduite de la vie, sur la nécessité de fonder une philosophie scientifique, sur la classification, l'organisation et la portée des sciences, et, avant tout, sur l'antagonisme de la science et du mythe, il se trouve des éléments qu'il partage avec le positivisme. Ces questions sont si complexes que les points de tangence ne peuvent être que très nombreux. La vérité, le concept de vérité, a, chez Masaryk (comme chez Comte) une portée intellectuelle. Il convient pourtant, surtout à une époque où se répand si largement la notion pragmatiste de vérité relative, de se souvenir que Masaryk n'adopte pas plus le relativisme pragmatiste que le relativisme positiviste. D'accord avec Comte il tend à réorganiser les idées afin de rendre possible une réorganisation de la société. Mais son analyse des rapports de l'individu et de la société, son diagnostic de l'homme moderne montrent que, pour lui, la lacune essentielle n'est pas de nature intellectuelle: la crise des temps modernes a sa source dans le manque de certitude morale, dans l'absence d'une vérité objective, mais intimement, subjectivement vécue par chaque individu, — dans l'absence d'une foi en quelque chose d'absolu.

[Écrit en 1923 et 1924 pour la Revue Française de Prague sous le titre „Masaryk et la pensée française (Quelques mots d'introduction. — Auguste Comte et le positivisme. — Ernest Renan).]

## Masaryk und die tschechische Philosophie.

Von Franz Fajfr (Prag).

Wenn wir Masaryk für den größten tschechischen Philosophen ansehen, so sind wir uns der kärglichen bisherigen Anfänge unserer philosophischen Bewegung bewußt und wissen, daß unsere philosophische Literatur dem Auslande nichts Hervorragendes, das bloß seines gedanklichen Gehaltes wegen studiert zu werden verdiente, darbieten kann. Abgesehen von einigen vereinzelt Schriften hat unsere philosophische Literatur eine gänzlich lokale und nationale Bedeutung, es gibt daheim keine originellen philosophischen Gedanken, noch entstand hier irgendeine Spezialtheorie, welche eine neue Richtung der Forschung auf den Gebieten, welche wir zur Philosophie im weiteren Sinne rechnen können, nämlich in der Logik, der Psychologie, der Geschichtsphilosophie, der Religionsphilosophie, der Rechtsphilosophie, der Soziologie usw., bedeutete.

Wenn wir nicht auf ältere Denker, wie auf Peter Chelčický, den tschechischen Tolstoj vom Beginn des vierzehnten Jahrhunderts, oder auf den im Auslande, besonders in pädagogischen Kreisen sehr berühmten Johann Amos Komenský — Comenius — schauen, so ist die tschechische philosophische Bewegung verhältnismäßig jung: nach sporadischen Erscheinungen des philosophischen Nachdenkens in der ersten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts beginnt die tschechische Philosophie eigentlich erst in den sechziger Jahren.

Es ist eine natürliche Erscheinung, daß das tschechische philosophische Denken nicht aus sich allein emporwuchs; nicht, daß kein tschechischer Philosoph überhaupt Einfluß auf seine Umgebung und auf die jüngeren Philosophen hätte, aber daß alle Denker bisher vielmehr vom Ausland abhängen, so daß die Geschichte der tschechischen Philosophie eher eine Reihe von alleinstehenden und nebeneinander hergehenden Versuchen als eine zusammenhängende Entwicklung bildet. Weder der Einfluß der tschechischen Philosophie auf Masaryk noch sein Einfluß auf die übrige tschechische Philosophie war beträchtlich.

Zur Zeit, als Masaryk zu wirken anfang, herrschte in der tschechischen Philosophie die Lehre Herbart's. Es war dies ein Herbartianismus heimischen Gepräges — freilich nur im geographischen Sinne. An der Prager Universität trug man nämlich schon seit dem Jahre 1832 die Philosophie im Geiste Herbart's vor. Franz Exner, unter dessen Einfluß die Lehre Herbart's zur maßgebenden Philosophie im ganzen ehemaligen Oesterreich wurde, wirkte in den Jahren 1832 bis 1849 an der Prager Universität. Seine Nachfolger waren ebenfalls Anhänger Herbart's: Josef Nahlowsky, der Aesthetiker Robert Zimmermann und der Psycholog Wilhelm Volkman von Volkmar. Diese deutschen Professoren der Prager Universität nahmen auf die Anfänge der tschechischen Philosophie